

# De La Voile Latine aux Cahiers Vaudois

Autor(en): **Ramuz, C.-F. / Baud, Maurice / Cingria, Alexandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **7 (1964)**

Heft 2

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869887>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## DE LA VOILE LATINE AUX CAHIERS VAUDOIS

[De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

Lausanne

Mercredi [16 avril 1903]

Je suis fâché, Monsieur, de venir vous importuner ; c'est mon ami Cingria<sup>1</sup> qui m'y engage ; je lui cède un peu malgré moi, à cause du dérangement, mais très volontiers aussi ; j'ai si souvent entendu parler de vous que je serais heureux de faire votre connaissance ; enfin nous fûmes frères en Zofingue. Je dois aller lundi à Genève, en rentrant à Paris, voir Eggimann l'éditeur<sup>2</sup> et rendre visite à Mme Cingria. Je prendrais le train direct qui arrive vers 1 h. 30 si je ne me trompe.

Serait-ce abuser de votre complaisance de vous prier de bien vouloir me réserver une heure cette après-midi là. J'ai bien été trois fois dans ma vie à Genève et j'ignore jusqu'à l'adresse d'Eggimann. Vous auriez l'obligeance de me donner un rendez-vous.

Si mes plans étaient changés, par hasard, je vous en avertirais aussitôt.

Croyez-moi, Monsieur, votre dévoué et

bien obligé

C.-F. Ramuz

Joli-Site

Route de Morges

<sup>1</sup> Il s'agit d'Alexandre Cingria, dont Ramuz avait fait la connaissance à la caserne de la Pontaise et dont il évoquera l'amitié dans *Découverte du Monde* (Œuvres complètes, t. 20, p. 156).

<sup>2</sup> Ramuz prépare la publication du *Petit Village*, qui paraîtra en octobre 1903, aux Editions Eggimann.

[De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

48, Florissant, Genève

[30 juin 1903]

Cher Monsieur. J'ai eu tous ces jours-ci une telle avalanche de lettres à écrire (ne serait-ce que celles de Cingria) que mon temps d'ailleurs mesuré s'est vu réduit étrangement ; vous m'excuserez de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre et de ne pas vous avoir remercié de l'envoi du *Pecus Infectum*<sup>1</sup>. Ce *Pecus Infectum* est diablement difficile à lire ; je n'en suis venu à bout qu'avec effort et sans certitude ; le papier est excellent, le format délicieux, l'écriture charmante, mais indéchiffrable ; d'où mon opinion est encore indécise, car je rassemble mal ces morceaux de phrases et ces lambeaux d'expression ; je vais m'y mettre avec plus de zèle ; j'ai distingué une chanson vaguement barbare, sinon nègre qui me plaît fort ; et dans le reste des bouts très bien ; j'en écrirai bientôt d'ailleurs à Cingria lui-même. N'admirez-vous pas vos compatriotes vaudois et ne vous sentez-vous pas attiré à eux depuis une semaine ou deux par une sympathie croissante. Pour moi, qui suis de leur sang, je les admire ; ils sont « géniaux » comme dit Cingria<sup>2</sup>, le principal intéressé ; ils jugent les vitraux médiocres, parce que catholiques, et Saint-François faisant carême, un sujet « filandreux » ; ils écrivent le français comme un vieux cheval poussif qui rue de travers par habitude ; ils convoquent des « assemblées de paroisse » pour discuter d'art protestant ; ils sont méchants, tâtilions et hypocrites, chauvins et prudents : Cingria, voilà un nom bien italien et quelque peu papiste, méfiez-vous ; et ils se méfient, mais craintivement derrière leurs journaux et leurs réunions secrètes, comme une dame médisante bavarde derrière son éventail. Grivel n'a pas été assez méchant dans son article<sup>3</sup>, trop conciliant et didactique ; il fallait dans l'intérêt même de Cingria, sinon de la commande, ne plus discuter et prendre leur ton, mais hurler ; Grivel a trop songé à la commande. J'ai passé par des colères et des amusements successifs ; c'était bon en somme ; ça fait vivre un peu, même les spectateurs et nul n'a rien à y perdre sinon la faveur officielle qui est lourde et bien puante marchandise.

Je regrette toujours, savez-vous, votre collaboration<sup>4</sup> ; mais vous me paraissez inébranlable ; je n'oserais insister davantage. Je souhaite qu'au moins la licence s'en porte mieux. Tâchez qu'un vent frais vienne du lac ce jour là par les fenêtres grandes ouvertes afin que si les messieurs du jury n'en sont pas plus éveillés vous en soyez moins somnolent et moins

cruellement navré. Paris est à cette heure une chose infecte. Il y a les « odeurs de Paris » qui sont autre chose qu'un nom ; et la chaleur de Paris non moins connue est plus que saharienne. J'y végète assez tristement replié et méditant vers les vacances, un peu de montagnes et les grèves du lac. Voyez-vous les plongeurs qu'on pique dans la Seine ? Vous êtes bien bon de m'offrir vos services. Je ne rentrerai probablement pas ici l'automne prochain ; j'ai les mains vides ; j'accepte avec reconnaissance. Si par hasard vous distinguiez autour de vous quelque place modeste et inoccupée, vous seriez trop aimable de songer à moi. J'ai perdu jusqu'à la pudeur de ma mendicité. Saluez Cingria si vous le voyez avant que je ne lui écrive, ce qui ne saurait tarder, et croyez-moi, cher Monsieur, votre bien dévoué

C.-F. R.

<sup>1</sup> Oeuvre de Ch.-A. Cingria, intitulée *Pecus infectum ou Parthénias et le troupeau atteint de maladies contagieuses*.

<sup>2</sup> Alexandre Cingria.

<sup>3</sup> Paru dans la *Tribune de Lausanne*, 23 juin 1903. — Il s'agit de l'affaire dite des vitraux de Saint-François (cf. C.-F. Ramuz, *Lettres 1900-1918*, édit. Guilde du Livre 1956, pp. 60-61). « Le travail de M. Cingria, écrivait Grivel, se recommande par sa forte unité, sa tenue décorative, ... par le coloris, chaud et riche, sans détonner. » Et l'article se concluait en ces termes : « Il faut reconnaître que M. Cingria l'emporte nettement sur d'autres projets, d'ailleurs consciencieux et intéressants. Ce fut l'avis d'un jury d'artistes et d'hommes compétents. Souhaitons que sa décision soit respectée, et que sous prétexte de synthèse, de combinaison, d'éclectisme, d'arrangement (les manies lausannoises) on n'aille pas restreindre le nombre des belles verrières que M. Cingria peut nous donner, persuadés qu'il fera son possible pour satisfaire les désirs exprimés, s'ils sont légitimes. »

<sup>4</sup> Ramuz prépare avec Alexandre et Charles-Albert Cingria une publication collective, « essai de littérature romande », qui deviendra *Les Pénotes d'Argile*, publiées par Eggimann, Genève, 1904. Adrien Bovy finira par répondre à la sollicitation de ses amis et publiera des poèmes groupés sous le titre *Les Féronies* et une nouvelle, *A Thing of Beauty*.

[De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

[13 octobre 1903]

Cher Monsieur. L'idée du Massacre (n'aimez-vous pas mieux ce titre que Pendant le M. <sup>1</sup>) est tout à fait très bien et bien à vous. C'est pourquoi je vais vous chicaner sur deux ou trois petites choses. D'ailleurs vous

m'enverrez promener et vous avez raison. Mais on ramène toujours les choses à soi. Je n'aime pas l'inversion du quatrième vers et sa manière chancelante d'avoir l'air de vouloir avoir l'envie de se casser en deux. Je n'aime pas les 11 pieds du 10<sup>e</sup> vers (puisque rien, compte 1 comme dans le 12<sup>e</sup>). Et puis non plus les 2 rien (ni rien ... ne puisse ... rien...) surtout avec « puisse » dont le subjonctif complique. Enfin « devant l'aube attendue » dont le sens est obscur (est-ce « avant que paraisse » ?). Mon Dieu ! que je me trouve hardi. Mais ça est parti comme ça, parce que je vois des taches qui sont peu de chose mais qui gâtent un peu et ce serait bien dommage. J'ai des manies assez autoritaires, vous m'excuserez. Il faut bien que je vous répète que le reste me semble très bien et nous ne recommencerons pas pour cela le dimanche après-midi de la Taupinière<sup>2</sup> (en attendant que ce soit mon tour). Dites à Cingria s'il veut se tuer qu'il se hâte avant la fin de l'exposition, ça fera vendre et hausser les prix (pour ses héritiers, dont nous sommes un peu, j'espère). Il y a 2 pastels vendus. Je meurs de froid, j'ai envie de partir pour la Sicile (pourquoi la Sicile à présent) j'ai abandonné mon grec depuis quinze jours, sans courage. Je prie pour Tanger.

Bien à vous C. R.

<sup>1</sup> Adrien Bovy a conservé le titre de son poème, qui paraît dans *Les Pénales d'Argile* ; il n'a pas tenu compte des observations de Ramuz, excepté pour « devant l'aube attendue » qui devient « avant l'aube attendue ». Voici ce poème :

#### PENDANT LE MASSACRE

Dans le ruisseau sanglant qui vient des hauts quartiers,  
Je baigne mes pieds nus où s'attardent les mouches.  
Il fait chaud. J'ai perdu ma branche de dattier.  
Et brille dans la rue le soleil qui se couche.

Les chameaux sans travail labourent de leurs pieds  
le sol qui retentit comme un tambour farouche.  
Comme eux, les yeux perdus au loin dans les charniers,  
je suis un rêve lent sans desserrer la bouche.

Distrait tel qu'endormi, les poings fermés, si bien  
que ni tous les cris, ni les trompettes, ni rien  
Ne puisse ouvrir mes yeux avant l'aube attendue :

Rien n'effraiera le rêve enchanteur dont je vis,  
Cependant qu'immobile et vieux, je suis assis,  
les pieds ensanglantés, sur le pavé des rues.

<sup>2</sup> Nom de la maison de la famille Cingria, à La Belotte.

[De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

27 mai 1904

Pourquoi, mon cher Bovy, me faire tant de compliments ; ils me mettent mal à l'aise — et je n'y crois pas — je les retourne toujours d'où qu'ils viennent, même de mes amis. Je suis ainsi fait et j'ai beau m'en vouloir, c'est un des points sur quoi je suis définitif. C'est aussi une façon d'être toujours très heureux. Cher ami, je deviens intolérant. J'ai mon esthétique. Je ne supporte plus qu'on en ait une autre. Voilà pourquoi les vieux messieurs Tavans<sup>1</sup> me gênent beaucoup. Je pensais comme Cingria que notre groupe ou notre « classe » ne pouvait que gagner à rester fermé. Je ne crois pas aux sociétés, aux congrès, aux groupements et même aux « amis littéraires ». Tout cela n'est que ridicule. Il est inutile de dire une fois de plus que ce sont les individualistes et les « œuvres » ! qui font une littérature. Je crains fort que les « classes »<sup>2</sup> n'exercent pas la moindre influence sur la vie littéraire d'un pays. Je ne voyais donc dans notre rapprochement que l'occasion de fumer des pipes entre gens, sinon du même métier, du moins de mêmes préoccupations. Il n'aurait pas fallu parler de soi, ni lire « de ses œuvres » mais se traîner le long du Rhône au soir tombant, bien désemparés tout au fond, bien « vague à l'âme » et s'asseoir dans les cafés tristes et dorés où viennent « les pauvres femmes », les nobles étrangers et les jeunes gens désœuvrés. C'est une de mes impressions vives de Genève, le soir d'un départ pour Paris où j'étais seul. Souvenez-vous comme on est quand on sort de ces réunions d'amis et de cette mélancolie particulière où on remâche sa paresse, son jus de pipe, son vermouth (ou son absinthe !) et toute sorte de vieilles pensées bêtes où il y a les fonds de tiroir des bachots et la perruque de Boileau. Le Rhône est bleu, les réverbères s'allument ; et d'antiques messieurs bien passent deux à deux, l'air content de leurs fils casés, d'un bon repas et de leurs influences politiques. J'ai donc grande envie de démissionner. Toutefois j'irai voir. Aurons-nous une séance encore avant l'été ? J'aurai plaisir à vous revoir. Encore quelques jours et nous irons un soir en bateau vers Coppet. Cha.-A.<sup>3</sup> récitera du Lamartine. Il y a une vieille barque échouée et les arbres noirs et durs comme de gros choux vus par une fourmi. J'ai presque l'intention d'aller passer un mois dans la solitude à Yvoire, si l'endroit n'est pas trop rapin. Il faut que je travaille. Je ne fais plus rien. Nous vivons en l'air. J'ai fini un roman que j'ai jeté par la fenêtre. J'en commence un second<sup>4</sup>. Je me suis donné jusqu'au mois de juillet pour le finir. Je n'en viendrai à bout qu'au fond d'une « aimable retraite ». Lausanne, pardonnez à mon patriotisme, me fait horreur.

M'en voilà à la 2<sup>e</sup> p. de votre lettre. Le comte <sup>5</sup> m'avait déjà transmis votre décision. J'espère que vous ne trouverez pas *nos* élèves trop au-dessous de ce qu'ils furent. Je vous ferai un petit tableau de ce que nous avons fait et je vous passerai mes cours pour qu'il n'y ait pas de trou. D'ailleurs nous pourrons bientôt parler de tout cela. Je viens de recevoir une lettre de Sandro <sup>6</sup> qui me conseille Hermance. Va pour Hermance. Etes-vous heureux ?

Mille choses                      Votre R.

<sup>1</sup> Auteur de *La Coupe d'Onyx*, 1903, Edouard Tavan représente aux yeux de Ramuz une poésie strictement formelle, héritée du Parnasse français, qu'il condamnera encore dans sa lettre du 31 janvier 1905 (voir p. 90).

<sup>2</sup> *La Voile Latine* (N<sup>o</sup> 1, octobre 1904) déclarait en page liminaire : « ... il fut question, à l'origine, d'un groupe homogène nettement tendancieux. Puis il parut vain de renouveler des essais antérieurs, louables, certes, mais nécessairement éphémères dans un milieu trop restreint. L'expérience conseillait, par conséquent, la formation d'un groupe ouvert et éclectique, où se pussent concilier, dans la mesure du possible, les divergences littéraires, artistiques, et qui fournît surtout à chaque individualité de se manifester en toute liberté. [...] »

Dès lors, il était un abri tout indiqué où pût se blottir en parfaite sécurité notre jeune association. La *Société des Arts de Genève* voulu bien prêter une attention bienveillante à ces désirs pacifiques et sages ; les portes de l'Athénée s'ouvrirent comme par enchantement, et la *Classe des Beaux-Arts*, en la personne de son distingué président, M. Auguste Blondel, vint souhaiter une cordiale bienvenue à sa nouvelle *Section des Lettres* » (pp. 1-2).

<sup>3</sup> Charles-Albert Cingria.

<sup>4</sup> *Aline*, qui sera publiée en 1905 par la Librairie Perrin, à Paris.

<sup>5</sup> Le comte Prozor, dont les enfants eurent pour précepteurs Adrien Bovy de 1902 à 1904, puis Ramuz en 1904.

<sup>6</sup> Alexandre Cingria.

[De Maurice Baud à Adrien Bovy]

[28 septembre 1903]

Mon cher Adrien. Le dessin pour la couverture est sur ma table. Si les enfants ne savent pas le trouver, entrez et prenez. Je m'opposerai énergiquement aux frais de cliché et d'impression de cet *enfantillage*. C'est vraiment extraordinaire de pouvoir s'illusionner une seconde sur la possibilité de faire un dessin quand on ne sait pas dessiner. Même retouchée, cette couverture est simplement idiote. Je n'y comprends rien. Qu'est ce que ces étranges attributs de la Voile latine ? ce coq ? ce romulus ? ce masque ? Et ces lettres ! Alors vous croyez que faire une couverture « ce n'est pas plus difficile que ça ? » ... Envoyez ce billet ...

ce bouquet à l'auteur. Tâchez de le convaincre que vous allez simplement gâcher le petit effort accompli d'un 1er no. vraiment intéressant — qu'il faut laisser tel. Pas de dessin <sup>1</sup>.

Zürich, mercredi. A vous Maurice Baud.

<sup>1</sup> Ce fut aussi la décision prise par la rédaction de *La Voile Latine*.

[D'Alexandre Cingria à Adrien Bovy]

[Florence] 30, Via del Prato

[10 décembre 1904]

Cher

merci de ta lettre.

Un peu de Voile latinerie.

Je n'ai reçu hors le peuple et la semaine aucun article. J'attends <sup>1</sup> donc que tu aies la bonté de m'envoyer celui du journal et de la Gazette.

Le Leonardo <sup>2</sup> a parlé de nous, il nous blâme d'être éclectique ; il a raison. Je ne sais comment on fait les échanges ; expliques le moi, et j'en parlerai à Papini.

Taches de n'être pas rasant et trop genre genevois, sérieux. Cultives l'ironie, le paradoxe, la légèreté de tournures, la fantaisie ; prend exemple du Léonardo que je t'envoie qui tant philosophique qu'il soit reste délicieusement antimaitre d'école et latin.

Revenez aux dialogues épicés ds un décor sensitif et précieux comme celui de Thiriol et Canabel <sup>3</sup> ; mettez de beaux vers, des romans (*le mien*), ds poèmes en proses.

Puis surtout mettez du d'Aigues bessie <sup>4</sup>, le plus savoureux d'entre nous, pour qui n'est pas genevois. Sa prose est bien plus originale que la notre et dégagée de tout souci utilitaire, de toute tendance romande : il est le plus près de l'art pur.

*Je ne mets pas en doute que mon Simmenthal paraîtra en janvier* <sup>5</sup>. Vous n'oublierez pas non plus le brin d'article que je t'ai envoyé sur l'exposition de madame Contat <sup>6</sup>. C'est une politesse que je dois absolument.

Quand aux Lotophages <sup>7</sup> vous n'aurez plus un sol de moi (à part ls 50 f. que j'ai promis) puisque tu n'as pas voulu qu'il paraisse.

Voilà une question vidée, je n'y reviendrai pas d'ici longtemps, car voici près de deux mois que je n'ai pas eu le temps d'écrire quoi que ce soit de littéraire, et vous pouvez être sur si cela peut vous rassurer, que je ne vous enverrai rien d'ici au mois de juillet.



J'ai la tête vide à force de m'installer ; il y a un mois que je meuble mon atelier (et si simplement) sans arriver à le faire complètement. Que sera-ce pour mon appartement.

Sais-tu qu'il faut acheter des portes manteaux, des tables de cuisine, des meubles de vestibule, un porte savon pour la chambre de bain, un pot de chambre pour la bonne, enfin nous n'avons, avec tout notre wagon, presque rien.

Papini est venu me voir avec Casseti, nous allons fonder une secession à Florence et tacher pour la rendre intéressante de faire venir des Gauguin.

Notre appartement est bien, mais on n'y arrive déceimment (le portier nous mépriserait si l'on prenait l'escalier) que par un ascenseur ce qui est ridicule.

Je déplore tout en me félicitant de l'avoir prévu la désagrégation du cerveau de Mr. Taylor et de son thé room.

Pourquoi faut-il que les meilleures institutions soient sujette à se dissoudre. Que sera Genève sans ce thé room ? Que ferons nous en août ? Et où les Pénates d'Argile iront-elles discuter de la valeur des rénégats a venir ?

Au revoir, mes hommages à ta mère, amitié à (Pictus ?) à qui j'envoie le dit-règlement.

Amitiés au hasard à Debrit, de Rham, Bob, Spiess, Nicole.

Ma femme me donne à penser, l'âme féminine est pleine d'imprévu, toutefois il est mauvais pour l'homme de demeurer sans compagne.

Bien à toi A C

Je me rappelle à votre bon souvenir vs priant de ne point oublier de plaindre le plus malheureux ds hommes. Mes affectueuses salutations à Madame votre mère et à votre frère.

<sup>1</sup> L'orthographe d'Alexandre Cingria est très personnelle. Nous l'avons conservée.

<sup>2</sup> Revue italienne dirigée par Giovanni Papini et décrite dans *La Voile Latine* (octobre 1904) comme une « revue d'idées » où quelques jeunes gens courageux et passionnés philosophent hors de l'Ecole et instaurent, malgré d'Annunzio et l'école « païenne » un nouveau romantisme. Tentative, illogique en apparence, faite avec confiance, fièvre et orgueil, significative et sympathique en tout cas ».

<sup>3</sup> Deux personnages de la nouvelle d'Adrien Bovy *A Thing of Beauty...* publiée dans *Les Pénates d'Argile*, 1904.

<sup>4</sup> Pseudonyme de Charles-Albert Cingria, qui signe Adalbert d'Aigues-Belles dans *Les Pénates d'Argile*, et A. D. Aigbessies dans *La Voile Latine* de 1904.

<sup>5</sup> *La Voile Latine*, janvier 1905, pp. 119-123.

<sup>6</sup> *La Voile Latine*, janvier 1905, p. 138 dans la rubrique *Varia*. Berne. Art décoratif.

<sup>7</sup> *Le Pays des Lotophages*, édit. Sansot, Paris 1907. L'ouvrage est dédié « à mon ami C.-F. Ramuz ».

[D'Alexandre Cingria à Adrien Bovy]

[Florence] 30, Via del Prato

[20 janvier 1905]

Cher

Voici les articles.

Je me sens fâché contre Gonzague et un peu contre vous tous. Pourquoi quand au moment le plus ingrat de la fin de décembre j'écrivis sans plaisir et uniquement par complaisance un article<sup>1</sup> sur la noblesse suisse sujet qui traité à la façon de Reynold ne m'amuse guère à écrire, pourquoi ne m'accuse-t-il pas même réception de cet article !

Je te prie de le lui demander car je n'ai pas à lui écrire avant d'avoir une lettre de lui. Si c'est par diplomatie qu'il l'a fait et pour pouvoir publier mon article avant de me le corriger je trouverais cela drôle.

CA<sup>2</sup> m'écrit que vous avez fait des cachoteries à son endroit. Je n'aime pas cela non plus. Encore une fois c'est le plus fort d'entre nous, et vous avez l'air de le mépriser. Vous auriez dû lui demander une conférence.

Si la VL continue à prendre le genre triste, modéré, embêtant et genevois, je n'y écrirai plus.

Au revoir Mille choses Alex

<sup>1</sup> Il paraîtra dans *La Voile Latine* (avril 1905, pp. 167-173) : « A propos d'un almanach généalogique ».

<sup>2</sup> Charles-Albert Cingria.

[D'Alexandre Cingria à Adrien Bovy]

[Florence] 30, Via del Prato

[janvier 1905]

Cher

Je suis de plus en plus fâché.

Je n'ai plus de nouvelle. Reynold ne m'a jamais accusé réception de mon article, depuis un mois ! Ce n'est pas poli.

La seule excuse serait une lettre perdue. C'est ce que j'espère pour l'amitié que je portais à Gonzague.

C A est ici, il me dit que vous avez supprimé la seule chose qui soit jolie et qui m'ait donné quelque plaisir dans cet article de commande. C'est à dire le passage si vrai des Suisses à l'étranger courant après les souverains <sup>1</sup>.

Je suis fâché et je demande des explications.

A. Cingria.

<sup>1</sup> Fausse nouvelle ! On lit en effet dans *La Voile Latine*, avril 1905 : « Aucuns qui nous traitent de réactionnaires et qui s'affirment détachés de tous les préjugés d'antan, gardent intimement et par hérédité bien plus de goût pour l'apparat des cours et le prestige des grands que nous-mêmes. Combien ne vîmes-nous pas de Suisses à l'étranger — et c'est alors qu'ils sont le plus suisses — courir derrière les chars des souverains pour les contempler, et mêlés à une foule qui exaltait un ressaut de légitimisme, se contraindre à des heures d'attente pour jouir de voir passer un homme de médiocre apparence dont la majesté ne subsistait que dans l'apparat militaire et les lances qui l'entouraient ! » (pp. 168-169).

[De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

[31 janvier 1905]

Cher ami,

Je vous écris quand même ! Je viens de recevoir la Voile, merci. Savez-vous que ce no <sup>1</sup> *se tient* — tant mieux — sauf les vers de M. Grandjean <sup>2</sup> — quand serons-nous délivrés des « bas-reliefs antiques » genre Heredia ou Leconte de Lisle et de cette poésie (malgré du métier, je veux bien, etc. etc.) à proprement parler provinciale et bellettrienne, car je ne doute pas que M. G. ne soit bellétrien. Quant à votre article sur Spiess, quoi que vous en disiez, il est bon et je suis bien de votre avis. Spiess a tout ce qu'il faut pour ne plus sentir maintenant « à travers de la littérature » <sup>3</sup>. L'Emmenthal <sup>4</sup> est joli — et la série de paysages suisses est une bien bonne idée. Insérez là-dedans l'Hermance que je vous enverrai et qui vous est adressée <sup>5</sup>. Ce sera court. Quant à Reynold, il est bien précieux et tout à fait infatigable. Il a eu raison (car c'est lui je pense) d'exhumer le doyen Bridel <sup>6</sup>. Tâchez d'avoir à chaque numéro un petit peu de passé qui marche devant. Comment allez-vous ? Moi je vais bien. Je travaille — Comment va la Taupinière dont ChA fugitif me donnait l'autre jour de si mauvaises nouvelles. Saluez tout le monde, y compris ceux de la Voile que vous verrez. J'ai des nouvelles de Florence

assez espacées et défaillantes. Alex. vient de m'envoyer sa série de lettres sur Florence qui sont *très bien*. Il est en plein progrès. Je crois que le peintre cède de plus en plus la place... Je vais tâcher de placer les lettres ici — mais je ne vois pas où. Que toute *originalité sincère* de vision (Alex voit Constantinople XVIII<sup>e</sup> s. et coco) est un pesant boulet ! Serait-il possible de placer 10 lignes dans la prochaine Voile sur les *Soirées du Stendhal Club* de M. C. Stryenski<sup>7</sup> : il y aurait des citations amusantes à faire. M. S. m'a très aimablement envoyé son livre et je lui ai des obligations. Voici ce que vous devriez faire, vous et ceux de la Voile : louer un wagon et venir me voir. Je pourrai *tous* vous loger. Rappelez-moi au bon souvenir de Mme votre mère. Mes amitiés à M. votre frère. Et mille choses.

votre R

Envoyez-moi un second no de la Voile pour *de Traz*, qui m'en demande un et qui sera un excellent collaborateur plus tard.

<sup>1</sup> *La Voile Latine*, janvier 1905.

<sup>2</sup> Trois Sonnets païens : *Le Banquet funèbre - Hermès Psychopompos - La Stèle d'Hégésô*, inspirés d'œuvres du Céramique. En voici le troisième :

Passant, vois, c'est ici la stèle d'Hégésô,  
femme de Proxénos, épouse filiale  
dont la chair florissante, épilée et royale  
a succombé trop tôt sous les sombres ciseaux.

Elle chantait pendant le jour comme un oiseau,  
et parfumait, la nuit, la chambre nuptiale.  
Elle a fui la maison douce et familiale  
et laissé pour toujours la laine et le fuseau.

L'Époux pieux, voulant la conserver vivante,  
sculpta celle qui fut la gloire de son lit  
se regardant dans un miroir d'airain poli.

Elle a mis le peplos de fête, et sa servante  
est debout, et lui tend le coffret des parfums  
dont elle oint ses cheveux, au pays des Défunts.

<sup>3</sup> Critique du *Silence des Heures*, Genève, 1904. — A. Bovy disait en particulier : « ... Spiess [...] a besoin d'une libération et d'un renouveau ; il ne peut les demander qu'à la vie, et aux vieux poètes. Et il nous donnera alors ce que l'on attend de lui, — des poèmes qui seront aussi parfaits que ceux-ci, mais autre chose ». (p. 133).

<sup>4</sup> Avec *Simmenthal*, Alexandre Cingria ouvre « une série » intitulée *Paysages suisses*, qui se propose de dire « tout simplement ce que nous suggèrent les érosions ou les failles de nos terres bosselées et (d'y chercher) moins de phénomènes à classer qu'une âme à surprendre ».

<sup>5</sup> *Hermance* paraîtra dans le numéro d'avril 1905 de *La Voile Latine*, avec cette dédicace : « A Adrien Bovy qui en est » :

« Je songe, mon ami, au rivage d'Hermance, au bel été, aux haies poussiéreuses qui annoncent le village, à la route blanche et au petit train qui saute comme un vieux cheval fatigué et aux filles de Savoie qu'on voit dedans, les jours de vogue, en belles robes claires aux rubans de couleurs ; et puis je songe à vous... »

<sup>6</sup> Le Doyen Bridel : *Clair de lune sur le Léman - L'Etoile du Soir*.

<sup>7</sup> Casimir Stryenski, oncle maternel d'A. Cingria, fondateur du Stendhal-Club. Il ne semble pas que la note annoncée par Ramuz ait jamais paru.

[D'Alexandre Cingria à Adrien Bovy]

[Florence] 30, Via del Prato

[3 février 1905]

Cher

Il serait fâcheux que cette voile latine nous brouilla. A l'avenir je n'y publierai plus que des articles de littérature pure sans plus me mêler à votre œuvre que je ne puis partager. Mon tempérament est trop entier, trop combattif, pas assez éclectique pour savoir ménager.

Je voudrais faire notre renaissance selon mes idées et non selon celles de nos contemporains.

Ces grisâtres me répugnent, les Schatzmann et les De Crue dont nous parlons, le Doyen Bridel et le sentiment de la nature au XVIII<sup>e</sup> siècle en Suisse me touchent peu <sup>1</sup>.

J'aurais aimé la VL dans la couleur ds Pénates et dans ses critiques littéraires ou artistique violente et absolue à la façon de Léonardo.

J'aurais voulu surtout de la gaité de la fantaisie de l'ironie.

Continuez donc à votre guise, votre numéro est très bien dans son genre, ton article sur H. S. <sup>2</sup> est excellent, mais dans l'ensemble on sent trop ce chauvinisme suisse et genevois qui vous rendrait un tant soi peu ridicule à l'étranger.

Je n'en dis pas plus, je regrette le ton de ma précédente lettre.

Vous avez Gonzague et toi bcp. de travail en rédigeant la VL mais vous avez l'énorme avantage de la diriger à votre guise <sup>3</sup>.

Au revoir et ne m'en veux pas trop.

Alex.

<sup>1</sup> Allusions aux comptes rendus, dans *La Voile Latine*, janvier 1905, des conférences de la Classe des Beaux-Arts : l'Afrique romaine, par Paul Schatzmann ; En Toscane et en Ombrie, par M. le Prof. F. de Crue. Quant au Doyen Bridel, il s'agit de ses poèmes : *Clair de lune sur le lac - L'Etoile du Soir*, que Ramuz avait appréciés : cf. lettre du 31 janvier 1905, p. 88.

<sup>2</sup> Critique du *Silence des Heures*, louée également par Ramuz : cf. lettre du 31 janvier 1905, p. 88.

<sup>3</sup> Cette lettre paraît avoir été communiquée à Gonzague de Reynold (l'enveloppe porte la mention au crayon « à me retourner »), avec le commentaire suivant d'Adrien Bovy : « La V. L. *violente* comme le Leonardo (qui est sous ses apparences violentes très voulu et solide) n'aurait eu qu'un *numéro*. Il faut un peu sacrifier ses désirs à la réussite de l'œuvre, je ne dis pas seulement de la V. L., mais de notre tentative de renouveau. Il suffit que Sandro tienne sa promesse et nous donne de la *litt. pure*. Nous nous chargeons du reste. » Cette volonté de modération ira s'affirmant : dans le *Journal* de F. Chavannes, on lit à la date du jeudi 1<sup>er</sup> octobre 1908 : « Hélas, hélas, qu'ai-je fait pendant presque trois mois ? Deux petites nouvelles, refusées à cause de leur violence par la Voile latine... »

[De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

Paris juin 1905

Cher ami,

Je crois que j'aimerais mieux ne pas donner de leçons, s'il y avait un autre moyen de gagner de l'argent — les leçons c'est le terrible quand on ne croit pas à « l'instruction » : c'est le prêtre sans Dieu : alors je viendrai tout de même à Genève — je sens que j'y suis obligé — mais j'entrerai dans un bureau — J'ai une très bonne écriture — et je sais rédiger sans m'arrêter vingt pages de n'importe quoi — Connaissez-vous quelque chose — J'irai d'ailleurs faire des visites. J'ai écrit à Alex. pour lui demander l'adresse de son ancienne chambre — et à ChA aussi ? — mais est-il déjà arrivé ? Je vous enverrai un mot pour vous dire le jour où je vous serrerai la main. Je serai très content de vous revoir — vous et les autres. Il fait déjà bien chaud. Il est aujourd'hui jeudi et je n'ai reçu ni Voile... (on entre et on me dit : voilà la Voile, ô coïncidence ! merci)... ni Lauriers <sup>1</sup>. 2h de l'après-midi : Parlons un peu de cette Voile : ce no. <sup>2</sup> sent un peu la province, et je suis très fâché contre Reynold, vous le lui direz, à cause de cet article admiratif sur ce Ritter admirateur des Segantini et autres Böcklin, prétendus peintres, Neuchâtelois slave, mieux slavisé !, homme « qui cherche des sujets », qui écrit des « romans nationaux à conception très wagnérienne » — comment Reynold ne sent-il pas combien cela manque d'art — précisons par sa prétention à l'art — C'est l'affreux toc, c'est l'éternel Guéry <sup>3</sup> à quoi nous tombons quand nous sortons des Godets

(je préfère de beaucoup T. Combe) — et ce style ! dont j'avais déjà vu des échantillons, dont la Voile montre de nouveaux, Seigneur Jésus. Si Reynold a dit tout cela sincèrement, je suis décidément très loin de lui. Nous parlerons de tout cela bientôt. Je vois qu'il faut une doctrine commune, nous entendre — ou nous séparer. — Monnier gentil. — Paris aussi — J'aurai mes articles en juillet, on attend toujours 1 ou 2 mois. — J'ai réussi à faire insérer dans la Gazette de Lausanne ! un article en deux nos. sur les Indépendants <sup>4</sup>. Vous savez encore, Bovy, que je n'aime pas les ligues pour la Beauté <sup>5</sup>. J'ai 3 raisons que je vous dirai. 1000 ch.

<sup>1</sup> *Les Lauriers de l'Armure*, de Gonzague de Reynold, édit. de *La Voile Latine*, 1905.

<sup>2</sup> Numéro d'avril 1905. — Gonzague de Reynold y publie une longue étude (pp. 189-200) sur William Ritter, qu'il dit « catholique comme un Fribourgeois, moderne comme un préraphaélite, aristocrate comme un chevalier de Malte, romantique comme un Allemand et compliqué comme un Slave... il a lu et relu Balzac et surtout d'Aureville, médité Hamlet et Lohengrin ».

La conclusion de l'article était propre à exaspérer Ramuz : « Je vois enfin, dans l'œuvre de Ritter, combien et surtout dans la Suisse romande, l'on méconnaît notre véritable tempérament. Il est bon qu'un écrivain suisse s'exile parfois, et cherche d'autres inspirations en d'autres pays, c'est le plus sûr moyen de se trouver lui-même. Beaucoup se font Parisiens : jamais ils ne réussissent ; il leur manque, dit-on, la langue, la finesse et l'esprit ; il leur manque simplement la race. Barbares, nous le sommes, barbares devons-nous demeurer : les peuples du Nord, nos frères allémanes, leurs mœurs, leur art populaire, leurs paysages, — par delà le Rhin qui n'est pas une frontière, — ont avec nous de mystérieuses correspondances qui s'affirment d'âge en âge par une série d'œuvres exceptionnelles : celle de William Ritter est la dernière venue, et peut-être la plus significative. Il ne lui manque rien qu'un peu plus de mesure et de clarté : comme nos ancêtres, nos artistes devraient, eux aussi, descendre quelquefois vers les plaines de l'Italie latine, vers de pacifiques et glorieux Marignan, pour en rapporter l'harmonie et le soleil ! Ce sont là les deux conditions nécessaires de notre Renaissance ».

<sup>3</sup> Louis Guéry, dont les *Reliquiae*, édit. Kündig, 1905, sont présentés par Adrien Bovy dans ce même numéro de *La Voile Latine*. Il s'agit de « croquis de route » pris dans « les campagnes du Nord » et en Grèce.

<sup>4</sup> *Gazette de Lausanne*, 23 et 25 mai 1905 : Salon des Indépendants.

<sup>5</sup> C'est le titre d'un article d'Adrien Bovy qui partage les protestations de Mme Marguerite Burnat-Provins (*Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905) devant « la mutilation des villes et des paysages, « illuminations de cascades, concerts aux glaciers, nègres en livrées, réclames insolentes », et qui se montre favorable à une Ligue pour la Conservation de la Suisse pittoresque : « Le mouvement suscité par Mme Burnat-Provins doit devenir un mouvement national. Il est une tentative suprême... Sans doute on dira : Encore une ligue ! ou Encore une femme ! » On laissera dire. Il ne s'agit que des beautés de la Suisse ». (pp. 206-208).

[De Maurice Baud à A. Bovy]

[6 juillet 1905]

Mon cher Adrien,

Je me suis occupé ces jours-ci de la Voile.

Je voulais aller vous trouver aujourd'hui à Hermance mais... il y a des tas de mais.

J'ai vu Fatio<sup>1</sup> pour tâter le terrain avant une démarche officielle auprès du Bureau de la Classe. Eh bien, l'impression générale est *excellente*. On est très fier de La Voile, et on fera le nécessaire pour la faire voguer. Nous ne doutons pas que la Classe n'alloue une subvention de 250 à 300 F pour aider à combler le déficit de cette année. Cela joint aux efforts que nous ferons pour placer le volume de la 1<sup>re</sup> année diminuera sensiblement nos sacrifices.

Fatio songe à une combinaison qui rendrait l'abonnement obligatoire aux 300 membres de la Classe. Nous avons examiné cela, mais j'ai fait toutes réserves quant à une modification quelconque en ce qui concerne la direction, ou le sens donné à la direction littéraire et artistique ! Mais je crois qu'en donnant l'importance qu'il convient aux *travaux* et *concours*, *conférences* de la Classe, cela justifiera suffisamment la participation effective de la Classe au budget de la revue.

Et maintenant en ce qui concerne les comptes rendus, il y en a 8 à insérer, dont 3 assez *longs* parce que intéressants, savoir : *L'homme fossile* de Pittard, *L'architecture locale* de Fatio, et la *Genève du XIII<sup>e</sup> s.* de De Crue. Ce dernier offre une documentation assez inédite, les 2 premiers des *idées assez nouvelles*. Les autres seront réduits au *minimum*. Ainsi compris, ces comptes rendus ne déshonoreront par la Revue. — Mais dois-je les publier tous cette fois, ou bien aurons-nous un 5<sup>e</sup> numéro (octobre) compris dans cet exercice. Dans ce dernier cas, je pourrais réserver deux comptes rendus pour octobre ce qui réduirait à 6 les comptes rendus de juillet<sup>2</sup>.

Répondez-moi à ce sujet immédiatement, je vous en prie, car j'ai promis de la copie à Lassieu pour demain matin déjà. Le mieux serait encore de nous rencontrer pour examiner ensemble les textes et éviter les frais de corrections d'épreuves. Enfin, à défaut, je ferai pour le mieux.

Mes amitiés chez vous, et bien fort  
votre Maurice Baud

Dimanche.

J'ai oublié de parler de la couverture, mais nous avons encore du temps devant nous.

<sup>1</sup> Il s'agit de Guillaume Fatio.

<sup>2</sup> Les comptes rendus des conférences Pittard et Fatio sont publiés dans *La Voile Latine* de juillet 1905.



[De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

[1906]

Cher :

Rod 17 rue Erlanger (Auteuil)

Cornut 17 rue Brochant

Ctesse de Noailles 109 Avenue Henri-Martin

Régnier Rue de Magdebourg 14

Maurice Trembley 28 rue d'Assas

Barrès ?

Maurras ?

Jammes Orthez Pyrénées

Florian Robert Port-de-Pully s/Lausanne

Barrès et Maurras ne sont pas dans le Bottin. Essayez d'envoyer à l'Académie et à la Gazette de France !!!

Votre serviteur est 17 rue Froidevaux. Je vous réponds tout de suite pour ne pas vous faire attendre les adresses — si je les découvre, les 2 autres — je vous les enverrai aussitôt.

Rod m'a chargé de vous remercier de votre article dans la Voile<sup>1</sup> ; il m'a dit qu'il (l'article) lui avait fait très plaisir ; il l'a trouvé très bien ; il m'a prié de vous amener vers Erlanger<sup>2</sup> dès que vous serez de retour. Quand sera-ce ?

Le roman<sup>3</sup> est tout à fait corrigé et prêt. Ici naturellement les revues sont encombrées : il faudrait attendre des mois et je n'ai pas le temps d'attendre. Je vais encore tenter une visite et puis zut ! Je déteste en somme le genre de publier dans les revues — Ah ! si on avait de l'argent.

J'ai essayé hier et avant-hier d'écrire deux nouvelles mondaines et psychologiques : ça ne réussit pas du tout.

« La comtesse était assise dans son grand salon Louis XV — et rêvait. Par ce beau matin de printemps, l'Avenue du Bois... »

On n'arrive pas longtemps à se prendre au sérieux et ça tourne à la charge. Je vais écrire un petit poème : le jeune Ménage. Et puis un roman qui s'appellera : Aimé Pache, peintre vaudois, que je vois déjà assez bien.

ChA. s'est soudain anéanti. Voilà deux ou trois jours que je ne l'ai pas vu. A la suite d'une discussion où il m'a déclaré qu'il était « divinement beau » et qu'il souffrait « comme Jésus sur la croix » des sourires des imbéciles. Je crois que je lui ai répondu qu'il était laid et sot. Il est probablement parti sans rien vous dire. Depuis quelques jours, Paris n'allait plus.

D'Alexandre une assez longue lettre, assez découragé. Pas de nouvelle des espérances.

Mes compliments, s.v.p. à Mme Bovy et mes amitiés à votre frère.

R

17 rue Froidevaux XIV

<sup>1</sup> *La Voile Latine*, été 1906. Sous le titre « Nouveaux documents », Adrien Bovy commente le discours adressé par Edouard Rod à la Société de Belles-Lettres, à l'occasion de son centenaire, et publié dans la *Gazette de Lausanne*, le 6 juin 1906. Edouard Rod, qui n'avait pas répondu de manière explicite à l'Enquête sur l'art et la littérature suisses menée par La Voile Latine, et qui s'était vu reprocher de « ne pas se compromettre » (*Voile Latine*, hiver 1906, p. 86), fait connaître son opinion dans ce discours, qu'Adrien Bovy juge en ces termes : « Remercions-le dès maintenant de s'être si franchement exprimé et « compromis ». Ce ne fut pas impunément; l'impression fut désagréable. » Bovy en retient « les vérités très dures ... sur l'éducation, les goûts, les jugements du public de la Suisse romande » et l'importance donnée au style : « M. Edouard Rod nous a rappelé cette simple vérité en ces mots que je souligne: *Dans l'ordre littéraire, l'expression est à peu près ce qu'est l'action dans l'ordre moral : une belle pensée mal exprimée, c'est l'équivalent d'une bonne pensée qui ne se réalise pas : elle n'est rien, pas même un fantôme.* »

<sup>2</sup> C'est à la rue Erlanger, à Auteuil, que demeurait Edouard Rod. Dans ses *Souvenirs 1901-1913*, publiés en introduction aux *Lettres* de Ramuz (1900-1918), Adrien Bovy raconte ces visites du dimanche après-midi au grand aîné vaudois installé à Paris.

<sup>3</sup> *Les Circonstances de la Vie*, qui paraîtront d'abord dans *La Semaine littéraire* (du 29 décembre 1906 au 13 avril 1907), puis aux éditions Perrin, à Paris, et Payot, à Lausanne, en 1907.

[De René Auberjonois à Adrien Bovy]

[1907]

Cher Monsieur

Vous m'avez rendu grand service en m'envoyant ce « ballot » de formulaires et de règlements : je m'aperçois que je suis terriblement en retard — je n'étais au courant de rien. Arrêté dans mon travail depuis plus de deux mois, je renonçais à prendre part à la Municipale de Genève, mes toiles un peu importantes n'ayant pu être achevées, grâce à mon état de santé très délabré. Je me décide quand même à faire acte de présence... quelques petits tableaux seulement ! Cela montrera à mes

amis que « je fais encore de la peinture » ! Par la même occasion laissez-moi vous féliciter de votre article paru cet hiver dans la *Voile Latine* <sup>1</sup>. La place que vous m'y réserviez ne me permettait pas de vous remercier de suite. Cela m'avait trop l'air de répondre directement à vos éloges. Si j'ai eu grand plaisir à sentir mes efforts compris par un critique, j'en ai plus eu encore à voir enfin qq'un s'exprimer *pour dire qqe-chose*, parmi cette foule d'écrivains prétentieux et ignorants qui forment le goût du public de chez nous.

J'espère avoir le plaisir de vous rencontrer à la Municipale ds. un mois — et vous prie, cher Monsieur, de croire à mes sentiments dévoués.

René Auberjonois

<sup>1</sup> *La Voile Latine*, mars-avril 1907. « La peinture en Suisse. La critique et l'opinion. A propos de la dernière Exposition municipale de Genève » :

« D'un sujet fort banal (*Le bain*) (on n'a pas manqué de lui en faire un grief) et qui prête à l'anecdote ou à la polissonnerie, dégager un intérêt de style, telle a été l'intention de l'auteur. Il n'y a pas de mauvais sujet, si l'on en saisit bien l'essence ; et les plus souvent traités sollicitent les forts. M. Auberjonois les aborde avec une liberté rare. Transposer les rapports des formes pour accomplir une fin prévue, déformer pour reformer, c'est la suprême difficulté ; il y est à l'aise. C'est que les moyens les plus conscients s'unissent ici à la sensibilité la plus fraîche, la plus directe : il voit les choses pour la première fois. Et alors que l'intelligence a fait douter de soi la plupart de nos artistes, la raison règle chez lui, coordonne et justifie les témérités et les instincts du tempérament le plus riche » (p. 46).

[De Robert de Traz à Adrien Bovy]

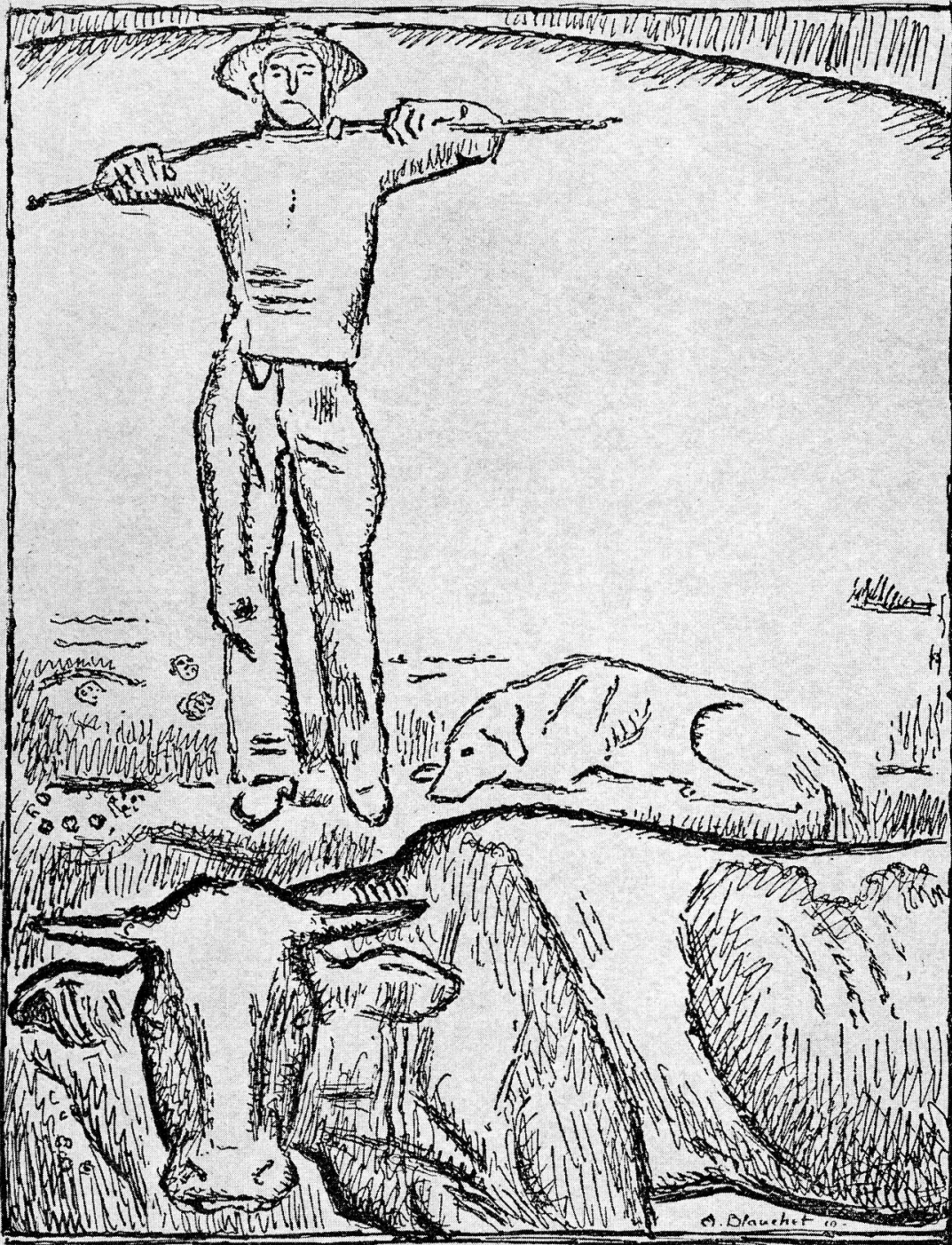
LA VOILE LATINE  
Revue de culture suisse  
Genève

Samedi [1910]

Mon cher Bovy,

En réfléchissant à votre conférence d'hier soir <sup>1</sup>, je me demande s'il n'y aurait pas moyen pour vous, en utilisant vos notes d'écrire un article pour la *Voile Latine* sur Cézanne — ou bien sur Cézanne et Gauguin ? Vous me permettez de vous le suggérer... ? <sup>2</sup>

Je joins à cette lettre la carte d'entrée que j'ai réclamée à la Salle Thellusson. Pourriez-vous faire qq. lignes sur l'exposition Perrelet pour le no. de février ? Vous savez : parmi nos derniers abonnés il y a pas



LE BERGER SAVOYARD

ALEXANDRE BLANCHET

mal d'artistes (de Marguerite Gilliard à Giacometti en passant par Hugonnet). Il faut songer à ce public-là, et lui parler, et l'intéresser.

Je vous serre la main et vous répète mes compliments sincères pour votre excellente conférence,

Robert de Traz

<sup>1</sup> Conférence du 7 janvier 1910 sur « Les affinités et la descendance d'Ingres et de Manet ».

<sup>2</sup> Adrien Bovy n'a pas retenu cette suggestion pas plus qu'il n'écrira la note sur l'exposition Perrelet. Cette note, dans *La Voile Latine* de février 1910, est due à Gonzague de Reynold.

[De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

30 avril 1910

Cher,

Ce n'est pas une lettre puisque j'attends toujours votre réponse à la mienne. Ce n'est qu'un mot pour accompagner ce dessin de Blanchet<sup>1</sup> que je lui avais demandé pour la Voile et qu'il vient de m'apporter. J'en avais parlé à de Traz, mais j'ai peur qu'il n'ait quitté Genève, et en tout cas il doit partir prochainement ; alors je serais content que ce soit vous qui surveilliez la reproduction. Il faudrait des marges très petites sur les côtés, pour que le dessin ne fût pas trop rapetissé, étant donné son format qui n'est pas tout à fait le même que celui de la Voile. Si possible un hors-texte. Je crois d'ailleurs que la chose viendra facilement par les moyens les plus simples ; les traits étant forts, et le dessin fait à la plume. Titre : le berger savoyard. Vous aurez l'obligeance de me le renvoyer, sitôt photographié, parce que Blanchet y tient. — Je suis content que vous puissiez le publier, c'est une belle chose, grande et simple et tout à fait dans le ton que j'aime ; et de style et en même temps bien dans le caractère. Concilier le particulier et le général, tout est là. — A part quoi, tout va bien. Et chez vous ? Mais je me suis promis de ne pas vous écrire.

Vous présenterez mes compliments à Madame Bovy et mes amitiés à votre frère.

Votre R.

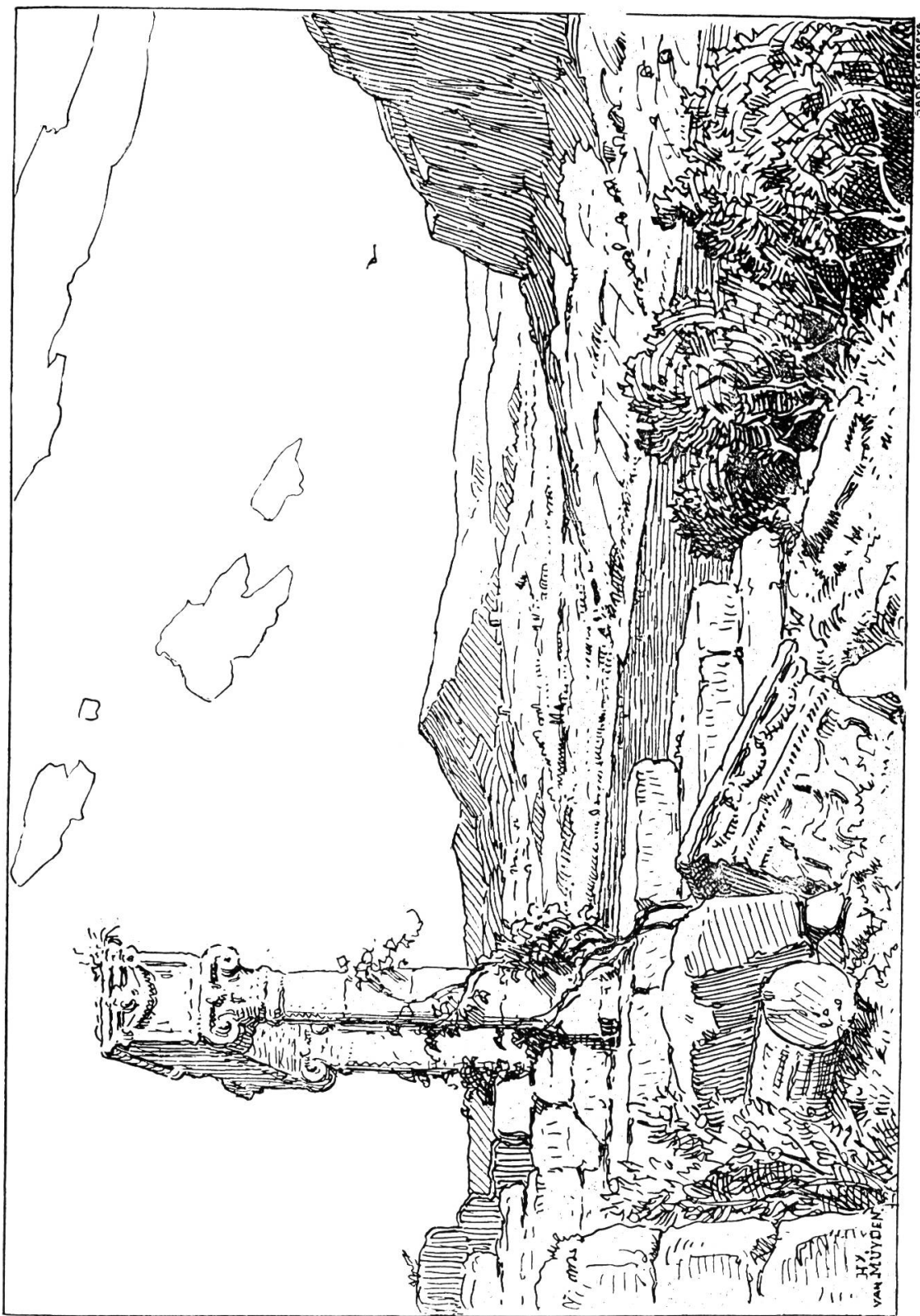
<sup>1</sup> Il paraîtra dans *La Voile Latine*, septembre 1910. Ramuz le reprendra dans *Nouvelles et Morceaux*, édit. Payot, 1910. Cf. *Lettres 1900-1918*, pp. 250-257.

[DE C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

25 mai 10

Cher ami, je pensais ne répondre à votre lettre (dont je vous remercie) qu'en vous accusant réception du dessin de B. <sup>1</sup>. Comme il tarde, je prends les devants. Je ne suis pas d'ailleurs sans inquiétudes sur son sort en voyant le caca de la dernière Voile. Vous savez : c'est intitulé, je crois, Temple en ruine. Autant abandonner tout de suite l'idée de publier des dessins ! On n'imagine rien qui soit plus *contradictoire* à tout ce que nous aimons et estimons ; alors pourquoi prendre cela sous notre responsabilité et couvrir cela de notre étiquette. Comme c'est moi qui ai insisté auprès de B. pour qu'il essayât quelque chose, je ne voudrais pas être mis en fâcheuse posture, soit par un retard que rien ne justifierait, soit par une mauvaise reproduction. Je vous prie de bien vouloir vous charger de surveiller la chose, puisque de Traz est à Paris et que d'ailleurs il n'y entend rien. Je l'avais vu à son dernier passage : maintenant il est installé avec toute sa famille dans un appartement laqué blanc et a sans doute trop à faire pour que j'aie des chances de le rencontrer. Je crains beaucoup que la V. ne se développe que grâce à ses défauts, lesquels vont croissant, j'entends cet ennuyeux parlotage, dont le dernier numéro est rempli : c'est on ne peut plus juste milieu et cela plaira aux « gens pondérés ». Est-ce ce que nous cherchions ? Enfin, comme je ne suis pas dupe de « l'action collective », cela m'est assez égal. Et cela entre nous, n'est-ce pas ? parce que de Traz malgré tout est un très gentil garçon et qu'il se donne beaucoup de peine. Mais je le sens bien loin de moi. Quant au scaphandrier, il a fait la culbute ! Cela me détache tout-à-fait de lui. Drôle ? Et cela de nouveau tout à fait entre nous parce que je *l'aimais* beaucoup. — Je recommence à bien travailler. Savez-vous que mon petit roman <sup>2</sup> après diverses péripéties, trop longues à raconter ici, est reçu à la Revue Hebdomadaire, où il paraîtra très probablement en octobre. Je m'y suis résigné uniquement pour des raisons d'argent. Alors, comme le volume sera renvoyé en tout cas jusqu'en janvier, je vais tâcher de publier cet automne un recueil de nouvelles, et c'est à quoi je m'occupe maintenant, n'osant pas me remettre encore à un « ouvrage de longue haleine ». Le terrible est qu'il va bien m'en falloir écrire une cinquantaine pour en avoir en définitive 20 ou 25 à montrer. Dur métier, mais j'avance — et j'espère en avoir fini avec cette besogne à mon retour en juillet. Je ne sors plus. Je me trouve très bien dans mon petit appartement. Alex. comme vous savez a passé ici dix jours ; il n'a d'ailleurs presque pas quitté la rue Boissonade où il a été très bien reçu. — Etes-vous au bout de vos

LA VOILE LATINE. (No 5, 1910).



LE TEMPLE EN RUINE

HENRY VAN MUYDEN

H  
V  
VAN MUYDEN

STOAS GENÈVE

peines et de ce Musée ? Vieillissez-vous toujours bien ? Moi, je ne sais pas ; je ne me sens pas vieillir pour le moment. Envoyez un petit mot. Faites mes amitiés à votre frère et mes compliments à Madame Bovy.

Votre R, 12 rue Liancourt XIV.

Ma mère ne va pas trop mal, je vous remercie.

<sup>1</sup> Voir lettre précédente.

<sup>2</sup> *Aimé Pache, peintre vaudois*, publié dans la *Revue hebdomadaire*, à Paris, du 1<sup>er</sup> octobre au 26 novembre 1910, puis édité en 1911 chez Fayard, à Paris, et Payot, à Lausanne.

[De C.-F. Ramuz à Adrien Bovy]

24 Rue Boissonade XIV Paris

8 janvier [1911]

Cher ami,

Je vous réponds tout de suite ce qui vous montre bien que je ne suis plus fâché contre vous, à supposer que je l'aie jamais été (mais vous en avez l'air si sûr, je vous imaginai amoureux, fiancé ou en train de vous convertir, mettons que je me suis trompé). Maintenant sont arrivées ces histoires de la Voile, et en effet j'ai reçu avant-hier une lettre recommandée dudit avocat, qui me convoquait à une « séance de liquidation de la Voile ». Je ne savais pas de quoi il s'agissait. Merci donc d'avoir pris la peine de m'exposer la situation. Ma position, à moi, me semble très claire. J'ai aussitôt écrit à M. Martin en lui disant que je ne me considérais en aucune façon comme sociétaire de la *Voile Latine*, n'ayant jamais versé la moindre cotisation ; que j'avais été et étais encore simple collaborateur ; et qu'à ce titre et pour les raisons avancées plus haut, je me refusais absolument en cas de liquidation judiciaire à déboursier la moindre somme. Car c'est par là que tout cela va finir. Coups de poing et portemonnaie, voilà à peu près toute la justice. Je suis d'ailleurs tout à fait de votre avis sur ce que vous me dites de la reprise du Journal par de Traz. Il y a travaillé, il y a mis de l'argent : qu'il paie les dettes et ladite feuille lui appartient. Je ne suis ni très étonné, ni très troublé par ces événements, qui sont inévitables. Les choses se sont toujours passées ainsi. On a vingt ou vingt-cinq ans ; on est 5 ou 6, tout va bien, on se réunit, on est gai — on ne pense pas qu'on est justement à l'âge précis où les grands changements s'opèrent : puis peu à peu les différences s'accroissent ; et un beau jour on ne se connaît plus. Comme on reste lié quand même par des



obligations qui ne sont plus de sentiment, on n'a plus qu'une idée qui est de s'en débarrasser. Et on s'en débarrasse. Tout cela, vous verrez, nous semblera très amusant dans quelques années, et *nous nous en féliciterons*. Nous nous trouverons rétrospectivement, pleins de courage et d'énergie. Nous nous dirons : « les gens sérieux se boudent, nous nous sommes cassé la figure. Ça valait mieux ». Pourquoi d'ailleurs je parle à la première personne, je n'en sais rien, puisque je n'ai été ni spectateur, ni même témoin ; et qu'avant que votre lettre me parvînt, je n'avais eu pour tout renseignement que des allusions d'Alexandre et le récit de ChA. Admirable, ce récit est infiniment plus digne de publicité que toutes les ordinaires petites protestations de patriotisme des actuels collaborateurs de la *Voile*. Et comme c'est *l'artiste* qui a toujours raison, vous verrez que ce sera finalement ChA qui sera le héros de l'histoire. Mais où est-il ? Il m'avait envoyé un mot de Florence, je lui avais répondu à Livourne et à présent vous parlez de lui comme s'il était à Genève. Spiess, j'imagine, me dira ce qui en est. Mais vous savez quel garçon pressé et jamais au courant de rien il est — plus que jamais barricadé, ces temps-ci. Très anxieux au fond de toutes ces « histoires » il n'aime pas en parler. La peur des coups ? Je lui ai confectionné pourtant des macaronis et du risotto magnifiques. Il a publié un volume de vers. Il y manque un tremplin. C'est un garçon qui saute depuis par terre ; il ne rebondit pas assez. Tout cela pour en venir à l'essentiel de ce débat, qui est la fureur d'abstraction de toute cette jeunesse. C'est *l'abstraction* qui les a menés là. J'ai eu l'impression très nette, en lisant les dernières Voiles latines, qu'ils ne se comprenaient plus. Mais plus du tout ! Race, tradition, fédéralisme, protestantisme, rachat du Gothard : il n'y avait absolument plus que des mots : *pas un exemple*, et c'est par les exemples, c'est-à-dire par les choses mêmes, chacune leur servant de base, que les mots prennent sens. Surtout quand il s'agit de formules aussi vagues. Le premier soin doit être de définir. Pas un ne définissait. Jusqu'à Alexandre qui pourtant devait aimer *l'objet* et qui est quand il s'en mêle le plus confus et le plus abstrait de tous. C'est cela qui me dégoûte. J'aurais voulu le dire à deux ou trois reprises ; maintenant je me félicite de ne pas l'avoir fait. Toujours est-il qu'à ce que m'écrit Ansermet, la *Voile Latine* est aujourd'hui chaudement recommandée par des journaux « religieux » comme *l'Essor* et le *Semeur Vaudois* à leurs lecteurs, Reynold y compris, car ce garçon, qui est un singe, a résolu le problème d'être pour le moment également bien vu de la Gazette et de la Croix, en attendant le moment très prochain où il sera non moins également mal vu par tout le monde. Il m'impatiente horriblement. Mais rappelez-vous bien que nous relirons bientôt la fable du « Danseur de corde et du balancier ». De Traz, lui, est un homme double. Il y a un côté de bonne volonté, qui veut être compréhension,

c'est son côté jeune homme. Et puis il y a un autre côté surprenant d'arrogance brusque et inexplicable c'est son côté de Traz-Pictet. D'ailleurs, lui, abstrait par nature et définition, mais ne le sachant pas assez ou ne se l'avouant pas assez, toutefois dans la bonne voie, — et qui sera un jour un gros monsieur au Journal de Genève, tout à fait une fois de plus dans la tradition, mais celle-ci plus définie et plus rémunératrice. Alexandre, enfin, paraît-il, est très démoralisé. Je pense qu'il tirera l'épée, un beau jour, tout à fait : j'entends pacifiquement et au service de la plus grande Bourgogne. — Tout ce qui précède, d'ailleurs, confidentiellement. Et si je vous le dis c'est que nous nous trouvons à peu près dans la même situation de gens qui n'ont pas payé. Elle a du bon, je vous assure.

Pour moi, je travailote, n'étant pas encore installé. J'ai un petit peu de charbon, et une table grande comme une galette des Rois (l'image est d'actualité). Mais d'ici cinq ou six jours j'aurai emménagé. Vous savez que j'ai loué un logement dans la maison de Blanchet, et le même que Blanchet, seulement le mien est au 5ème. Cela m'embête d'être dans cette rue où je connais tout le monde et où les concierges et M. Coudray me courent après en m'appelant *par mon nom de famille*, et je passe pour riche, par dessus le marché. Cela s'est fait malgré moi, parce que je ne trouvais rien d'autre. Et puis la vue est véritablement très belle avec du soleil tout le jour, et trois chambres et rien à mettre dedans. Je vous demanderai même la permission si je vois qu'elles sont trop vides d'y monter votre divan, qui n'est pas utile, je crois, à Mademoiselle Cellier et que je soignerais bien. J'achèterai des rideaux en moleskine noire (c'est une espèce de toile cirée pour mettre devant mes fenêtres le soir, afin qu'on ne voie pas s'il y a de la lumière chez moi. Enfin je ne sortirai pas, ayant beaucoup à travailler.

Je ne sais pas encore quand Aimé paraîtra, n'ayant encore tenté aucune démarche à son sujet. J'hésite même à ne pas le publier du tout. Mais comme des gens l'ont lu coupé en petits morceaux, et d'ailleurs retapé pour la circonstance, sur ce vilain papier de la *Revue H.* <sup>1</sup>, je lui dois bien cette réhabilitation. Pour le moment, je suis en train de terminer un nouveau roman <sup>2</sup>. Parfaitement : il n'y a plus d'autre littérature possible ! Les nouvelles, ça ne compte pas, ça n'est pas « important » et les éditeurs vous les prennent par complaisance ; la poésie vous rend ridicule ; le théâtre est entre les mains des grands couturiers, et la critique enfin est devenue tout à fait impossible, à cause des Debarge <sup>3</sup> de toute espèce — et le nôtre n'est pas le pire de tous, loin de là, il faut lui rendre cette justice.

Voilà, cher ami, une lettre encore plus longue que la vôtre. Ceci c'est pour me venger. Et puis ce qui me venge aussi, c'est que dès maintenant c'est vous qui me devez de nouveau une réponse. Ne soyez pas

méchant pour supposer que c'est là la seule raison pour laquelle je vous ai si vite écrit. Mes meilleurs vœux à vous tous. Veuillez me rappeler au bon souvenir de Madame votre mère et de votre frère — et croyez-moi vôtre

R.

<sup>1</sup> Voir p. 99, note 2.

<sup>2</sup> *Samuel Belet*, qui sera publié en 1913 par les Editions Ollendorff, à Paris, et Payot, à Lausanne.

<sup>3</sup> Louis Debarge, fondateur et directeur de *La Semaine littéraire* (1893-1927), dont l'excessive pudeur avait été heurtée par certaines pages des *Circonstances de la Vie*. Cf. *Lettres 1900-1918*, pp. 157-160.

[De Henry Spiess à Adrien Bovy]

17 quai aux Fleurs

14 janvier [1911]

Mon cher Adrien,

Merci pour ta lettre, reçue tout à l'heure et à laquelle je veux répondre sans tarder, avant même d'avoir pu convenablement réunir mes idées.

Avant tout, je m'aperçois (un peu tard) que je t'avais chargé là d'une mission singulièrement délicate et même désagréable.

Je te suis d'autant plus reconnaissant et suis bien fâché de tous les tracas que je t'ai causés.

Ce dont je ne me rendais pas compte, c'était qu'il suffisait de l'opposition des Cingria pour détruire la société. Dans ces conditions, notre manière de voir n'avait plus, en effet, qu'une importance toute platonique.

Au surplus, j'ai beau m'interroger et me tâter à ce sujet depuis une heure, je ne puis arriver à me faire une opinion !

Dans toute cette affaire, les « droits » des membres de la Voile étaient si vagues et si mal délimités !


Tu as donc agi pour le mieux. A dire vrai, je regrette pour de Traz que la Voile n'existe plus et suis prêt à lui continuer ma sympathie. Je pense que notre vote ne constitue pas une marque d'hostilité contre lui en tant que personne. Dis lui cela à l'occasion.

A la hâte pour ne pas manquer le courrier.

Ton bien affectionné

Henry Sp.

cher papa et ma-  
man, je suis bien  
arrivé je vous  
embrasse

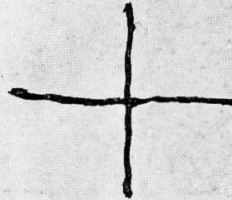
Alain 

Je vous embrasse

Ramuz

Je vous embrasse

Gadon



Carte postale adressée par Alain Delhorbe à ses parents,  
M. et Mme Florian Delhorbe (19 juillet 1924).